

sur les Autochtones (Adelson 2000, Csordas 1999, Clammer et al. 2004, Warry 2007). Cependant, elle ne démontre pas la validité de ce concept dans le champ musical. Elle ne propose pas non plus de méthodologie ou de protocole d'enquête pour faire ressortir les éventuels effets curatifs de la musique. Si le discours des musiciens-chanteurs révèle que la musique peut les « toucher », leur « faire du bien », voire les « guérir » (pp. 214–215), on est loin de la « catharsis sociale » dont parle Audet (p. 208). Dans un livre censé étudier le « pouvoir de guérison » de la musique, il est frappant de constater que l'auteure se place presque exclusivement du point de vue des interprètes-compositeurs, aux dépens des auditeurs et de la manière dont ces derniers perçoivent leurs musiques. De plus, il n'est pas toujours aisé, dans cet ouvrage qui prône la « multivocalité dans le texte » (p. 18), de faire la distinction entre le discours de la chercheuse, des informateurs et des auteurs qu'elle cite.

En définitive, cet ouvrage aurait pu se passer du vocabulaire de la santé, puisque les chants étudiés relèvent plus du domaine politique que médical. C'est d'ailleurs ce qui ressort de l'introduction et de la conclusion, dans lesquelles l'auteure parle de « musiques engagées » (p. 247) ou d'« instruments de résistance » (p. 5). Dès lors, il aurait été souhaitable de se référer aux travaux de Martin (1996, 2006), incontournables en la matière, en se plaçant dans une perspective sociologique et politique de la musique, qui privilégie l'étude des relations entre musique et pouvoir – et non, entre musique et guérison.

De façon générale, ce livre traite moins de la musique que des paroles des chants et des contextes socioculturels dans lesquels ils s'inscrivent. On s'étonnera de l'absence de discussion autour de la notion très controversée de musique « populaire », comme en témoigne le numéro spécial dirigé par Le Ménestrel (2006). On s'étonnera aussi des changements brusques d'échelle, qui amènent l'auteure à passer librement des Innus à d'autres groupes autochtones, comme s'ils formaient un ensemble homogène et indifférencié. Des remarques plus subsidiaires portent sur la forme. On note une confusion entre les abréviations *idem* et *ibid.* Quant aux citations anglaises, elles ne sont pas toujours traduites en français, ce qui crée une certaine hétérogénéité. Enfin, il est regrettable que le CD d'accompagnement ne soit pas connecté au texte. Certes, le but avéré de ce disque est de « transporte[r] [le lecteur] dans le monde sonore innu » (p. 24), mais l'auteure aurait également pu s'en servir pour illustrer ses propos.

Pour conclure, ce livre soulève des hypothèses intéressantes, comme le thème de la guérison, mais l'analyse ethnomusicologique n'est malheureusement pas toujours à la hauteur des ambitions théoriques et ethnographiques fixées en début d'ouvrage.

Notes

- 1 Anciennement appelés Montagnais ou Naskapis, les Innus appartiennent à la grande famille culturelle et linguistique des Algonquins.
- 2 L'auteure a réalisé des enquêtes dans les communautés de Uashat mak Mani-utenam et d'Ekuanitshit situées sur la côte nord du golfe du Saint-Laurent.

Références citées

Adelson, Naomi

- 2000 « Being Alive Well » : Health and the Politics of Cree Well-being, Toronto: University of Toronto Press, Anthropological Horizons.

Clammer, John, Sylvie Poirier et Eric Schwimmer, dirs.

- 2004 *Figured Worlds. Ontological Obstacles in Intercultural Relations*. Toronto: University of Toronto Press.

Csordas, Thomas J.

- 1999 *Ritual Healing and the Politics of Identity in Contemporary Navajo Society*. *American Ethnologist* 26(1):3–23. <http://dx.doi.org/10.1525/ae.1999.26.1.3>.

Descola, Philippe

- 2005 *Par-delà nature et culture*, Paris: Gallimard.

Le Ménestrel, Sara, dir.

- 2006 *Musiques populaires. Catégorisations et usages sociaux*, Numéro spécial de la revue. *Civilisations* LIII(1-2).

Martin, Denis-Constant

- 2006 *Le myosotis, et puis la rose... Pour une sociologie des « musiques de masse »*. *L'Homme* 177–178(177–178):131–154. <http://dx.doi.org/10.4000/lhomme.2119>.

Martin, Denis-Constant

- 1996 *Que me chantez-vous là? Une sociologie des musiques populaires est-elle possible?* Dans Alain Darré (dir.), *Musique et politique, les répertoires de l'identité*, Rennes: Presses universitaires de Rennes : 17–30.

Warry, Wayne

- 2007 *Unfinished Dreams. Community Healing and the Reality of Aboriginal Self-Government*, Toronto: University of Toronto Press.

Lionel Obadia, *La marchandisation de Dieu. L'économie religieuse*, Paris : CNRS Éditions, 2013, 249 pages.

Recenseuse : *Andrée-Ann Métivier*
Université d'Ottawa

L'ouvrage de Lionel Obadia trace les grandes lignes d'un champ théorique émergent, soit celui de l'économie religieuse. Il contribue ainsi à sa constitution en discipline académique en incorporant dans son étude à la fois une synthèse théorique des rapports entre l'économie et la religion, objet d'étude de l'économie religieuse, et les linéaments de la méthode analytique de ce champ.

L'auteur entame ses réflexions en contextualisant la pertinence de son entreprise. Il présente d'abord un ensemble de constats et d'interrogations portant sur les multiples expressions du rapport entre économie et religion dans nos sociétés contemporaines (et pas seulement occidentales). On passe ainsi de l'exemple de la participation du Dalai-Lama en 2002 à un regroupement à Londres des plus influents banquiers du monde, à celui de la nomination d'un homme d'affaire à la tête d'une Église. Dans ce contexte, plutôt que de laisser le champ des études du religieux à la science économique – laquelle peine à rendre compte de certains éléments cruciaux pour une meilleure compréhension de ceux-ci – ou encore à la religion elle-même – ce qui écarte d'emblée l'analyse critique de ses propres aspects économiques – l'économie religieuse est une discipline qui permettrait de prendre pour objet la religion à la lumière de l'économie, comprise comme réalité anthropologique plutôt que comme réalité en soi.

L'exercice de la « méthode » de l'économie religieuse débute, dans le premier chapitre, par l'analyse de la religion au

prisme de l'économie. L'auteur remarque que les « Églises font la promotion de leurs "produits" ». Le monde religieux semble se convertir en "marché" » et même, dit-il, « les croyants apparaissent désormais comme des « consommateurs » de religion » (p. 23). Obadia dresse un portrait des différents auteurs qui se sont penchés sur ces rapports et les transformations sociohistoriques qui les concernent.

Avec le même souci de rendre compte de différents points de vue théoriques et historiques, Obadia présente, dans le deuxième chapitre, l'émergence du champ de l'économie religieuse et ses conquêtes théoriques propres. Il accorde une attention particulière, non seulement dans ce chapitre mais dans l'ensemble de l'ouvrage, à la justesse du vocabulaire et du champ lexical ainsi qu'à la précision conceptuelle des termes que l'on utilise aujourd'hui pour mettre en rapport économie et religion. On distingue ainsi l'économie religieuse de l'économie *dans* la religion, et vice versa ; de l'économie *et* la religion et de l'économie *comme* religion. La visée de l'économie religieuse serait plutôt de comprendre le religieux (ses dynamiques, ses institutions, les comportements religieux, etc.) à partir de l'économie conçue comme *approche et modèle* (modèle économiste inspiré de la science économique et de l'économie politique) plutôt que comme *réalité* postulée comme a priori.

Dans les chapitres suivants, l'auteur cherche à suivre la dynamique de la constitution des rapports entre religion et économie à la fois dans les discours (populaires autant que savants), les représentations et les actions sociales. On s'aperçoit alors que ces rapports sont de différents ordres. Dans certains cas, ils sont d'ordre métaphorique, alors que dans d'autres cas, il s'agit plutôt d'une analogie au niveau de leur dynamique interne, de leur morphologie ou de leur vocabulaire ; de la régulation de l'un par l'autre ; de l'association ponctuelle entre ses protagonistes respectifs ; de l'analogie des effets produits par deux domaines d'activités et des techniques utilisées, etc.

L'insistance mise sur la multiplicité des types de liens entre économie et religion s'inscrit dans cette visée de ne pas conclure à l'existence d'une simple identité entre ces deux réalités. Autrement dit, il importe pour bien comprendre ce champ théorique de distinguer l'« analogie » de l'« identité » et le « modèle » de la « réalité ». Ainsi, par exemple, si un certain discours soutient l'idée que la religion est devenue un bien de consommation, on en vient, si l'on suit la méthode de l'économie religieuse, à s'interroger sur la validité d'une telle métaphore : la religion peut-elle *réellement* se transformer au point de ne devenir qu'un *bien* que l'on *consomme*, et si tel est bien le cas,

sa « consommation » n'est-elle pas aussi une métaphore et ne diffère-t-elle pas, en cela, de la consommation que l'on fait de n'importe quel autre produit ? L'intérêt et l'originalité de la méthode de l'économie religieuse viennent précisément du fait que l'on prend au sérieux le modèle économique. Si ce dernier nous permet de conceptualiser le « bien de consommation » de telle façon, alors c'est également en regard de cette définition que l'on analysera les dynamiques religieuses et qu'on jugera de la pertinence ou non d'une telle analogie.

Au fil des chapitres qui suivent, on peut voir l'économie religieuse à l'œuvre au travers de l'examen de différents objets. Il est d'abord question de magie et de spiritualité en rapport avec la mondialisation. Ensuite, le *branding* d'un produit « spirituel » et son commerce, selon son origine, en viennent à former une espèce de géographie morale (la Mecque est ici exemplaire). Le marché des produits spirituels englobe également les rituels et le symbolique. À travers des exemples historiques, il est aussi question des marchands *dans* la religion et des marchands *de* la religion, ainsi que de la différence sémantique et concrète que ces deux réalités supposent. L'ouvrage traite également du tourisme religieux et des religions qui, dans leur morphologie ou leur cosmologie, rendent possible une analogie avec l'économie ; des religions économiques et d'autres anti-économiques entretiennent des rapports différents avec l'argent et la finance et certaines donnent lieu à des « entreprises du sacré ». L'auteur ne manque pas également de discuter des nouvelles spiritualités contemporaines et des types de consommateurs qui en découlent, lesquels prétendent faire le *choix* personnel de la religion, s'adonnent à un bricolage religieux et à un rapport de type « libre-service » dans leur consommation du religieux.

La marchandisation de Dieu constitue une forme de compte-rendu, sans doute des plus complets et détaillés du champ d'études en émergence qu'est l'économie religieuse. La forme pour laquelle a opté l'auteur donne cependant lieu à quelques problèmes. On sent d'abord un certain éparpillement dans le livre : on comprend mal la structure et la cohérence du texte qui semble à plusieurs moments faire des retours en arrière, voire sauter des développements utiles qui auraient permis une meilleure compréhension du propos. Ensuite, bien que l'on puisse concevoir la citation comme inhérente à la forme du compte-rendu, la prolifération de références à des auteurs, exemples ethnographiques et courants théoriques que l'on y trouve peut devenir lourde pour le lecteur et rendre moins claire la position de l'auteur sous le flot de ces références. Enfin, notons que l'édition lue comporte plusieurs coquilles assez visibles.